

XYZ. La revue de la nouvelle

Lory — Lolita

Hélène Rioux



Numéro 21, printemps–février 1990

Personnages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2712ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rioux, H. (1990). Lory — Lolita. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (21), 30–33.

Je m'appelle Dolorès, comme ma mère. Mais elle, quand elle avait mon âge, on l'appelait Lo, Lola. Ou encore Lolita. C'est-à-dire que sa mère l'appelait Lo ou Lola. Sa mère, c'était Charlotte. Lo, Lotty. C'est comme qui dirait une sonorité de famille.

Mais lui, il l'appelait Lolita. Je ne le savais pas, elle ne me l'avait jamais dit, elle ne dit jamais rien. Sauf me crier que le souper est prêt ou d'aller dans ma chambre, que ma musique joue trop fort, des choses comme ça.

Ce nom de Lolita, je l'ai appris en lisant le livre. Mon père, lui, ne l'a jamais appelée autrement que Dolly. Petite poupée. Et moi, Lory. Je crois que j'aimerais mieux Lolita. Lory, c'est banal, ça fait vraiment fillette américaine de série télévisée. Qui saute à la corde, tresses dans le dos, et mange des glaces qui lui coulent sur le menton. Des taches de rousseur plein la face. (J'ai horreur des glaces et des taches de rousseur.) Qui vit de petites aventures amusantes, attendrissantes. Toute la famille écoute l'émission. N'est-ce pas qu'elle est mignonne, la petite Lory? Alors que Lolita, c'est autre chose. Ça ressemble au soleil. C'est basané, doré. La couleur des abricots, quand on en mange, l'été.

Maintenant, elle est pâle. Et moi aussi.

J'ai vu le jour à Juneau, Alaska, et je vous jure qu'il n'y avait pas grand-chose à voir.

J'ai douze ans. Ça fait douze ans qu'il n'y a pas grand-chose à voir. Je m'ennuie comme une folle, à Juneau, Alaska, entre ma mère Dolly, mon père Dick, et le paysage sans soleil. Sans abricotiers.

Je suis blonde, les cheveux de ma mère, eux, tirent sur le roux, pourtant je lui ressemble. J'ai les yeux de ma mère, elle a les yeux longs, bizarrement allongés vers les tempes. À présent que j'ai lu le livre, je sais encore plus combien je lui ressemble. C'est difficile à expliquer. Je la vois, et je sais que ça aurait pu être moi, que j'aurais pu vivre la même chose, que ça m'aurait été facile. J'aurais été étendue sur le ventre au soleil, j'aurais feuilleté un magazine, ou peut-être joué du banjo assise dans la balançoire, j'aurais volé l'amant de ma mère.

Mais elle n'a pas d'amant. Enfin, je ne crois pas.

Je fais un rêve: ce serait l'été, on aurait un jardin, avec des fleurs, des lilas, un cerisier, une rivière coulerait, plus bas; il y aurait un homme, pas mon père, un autre, séduisant comme un acteur, on s'embrasserait derrière les portes. Elle ne se douterait de rien. L'homme aurait une belle voiture rutilante et il m'emmènerait dedans. On s'embrasserait dans la voiture. Un jour, on ne reviendrait pas. On filerait sur les routes. Vers le Sud.

Un autre rêve, c'est ma mère et moi fuyant ensemble. Et on aurait douze ans toutes les deux.

Je n'ai jamais vu de photo d'elle à mon âge. Elle dit qu'elle n'en a pas. Elle ne veut pas dire comment elle était. Elle dit seulement: «J'étais pas mal.» Mais je suis sûre que je suis comme elle était. Comme il la décrit, Humbert Humbert, je sais que c'est moi.

C'est juste que moi, je n'ai pas la chance de jouer au tennis, de porter des vêtements chics et de dormir dans des lits de chambres d'hôtel. Et qu'on m'y apporte mon petit déjeuner à midi, croissants tièdes et chocolat. Quand je pense qu'elle a eu tout ça et qu'elle n'en a même pas profité. Des fois, je me dis, quelle conne, vraiment.

Mais des fois aussi, je la comprends.

Elle est belle, ma mère. Mais triste. Elle a une beauté triste. Ça vient de loin, sa tristesse. C'est à cause de son enfance, maintenant je le sais. Elle n'a pas eu une enfance heureuse. Ça déteint. Moi non plus, je n'ai pas une enfance heureuse, mais moi, c'est à cause d'elle. J'ai une mère comment dire... troublée. Ténébreuse, imprévisible, hystérique. Comme sa propre mère Charlotte. Mais dix mille fois plus.

Au début, quand j'ai lu le livre, je n'arrivais pas à reconnaître ma mère dans le personnage. Il y avait bien le nom, Dolorès Haze (elle, elle s'appelle Maze), mais l'imaginer dans une école privée pour jeunes filles de bonne famille, ou lançant des balles sur un court de tennis, je ne pouvais pas. Même le reste, c'est difficile à concevoir. C'est quand je me suis reconnue, moi, que j'ai fait le rapprochement.

Je suis comme elle, j'ai toujours senti les regards des hommes posés sur moi. Les regards me brûlent. Je suis belle, j'ai la beauté de la nymphette. C'est bien expliqué dans le livre, je sais que c'est moi. Quelque chose qui émane, qui scintille. C'est dans le regard, et c'est dans la façon de fermer les

yeux. Ce sont des attitudes et la voix est plus rauque que celle des fillettes du même âge, les cheveux pourraient déjà s'appeler chevelure. J'ai la peau douce, c'est dans la texture de la peau. C'est perceptible de profil, de face. Et même de dos. Les regards des hommes me font frissonner. De dos, ils me chatouillent. De face, je ne baisse jamais les yeux.

Elle n'aime pas que les hommes me regardent. Elle pique des crises quand un inconnu me sourit dans la rue. Elle dit que je les provoque. Elle dit que je vais mal tourner. Je pense qu'elle est jalouse. Elle voudrait encore monopoliser les regards des hommes.

Même si les hommes la regardent encore. C'est vrai qu'elle n'est pas comme les autres femmes. Les hommes de Juneau la regardent. Il reste en elle quelque chose de Lolita. Mais terni. Très loin, au fond des yeux. Elle a un petit air à la fois coupable et plein de convoitise. Quand on fouille, quand on la fixe très longtemps, on voit la lueur. Ou bien dans certains gestes comme quand elle allume une cigarette. On dirait alors qu'elle a douze ans et que c'est la première.

Je ne veux pas devenir ce qu'elle est devenue. Mais être ce qu'elle a été. Autrement. Vivre autrement sa vie.

Avec un autre.

Je me demande si je l'aurais aimé, moi, ce sale type, Humbert Humbert. Ce sale type. Je me demande si elle l'aimait, elle. D'après ce qu'il raconte, il semble que non. C'est vrai que c'est lui qui parle tout le temps, qu'on ne sait jamais ce qu'elle pense, elle. Remarquez, d'une certaine façon, je la comprendrais. Il était jaloux. Et possessif. Et pompeux. Et sournois. Et autoritaire. Tout ce que je déteste. Je l'aurais détesté. Je l'aurais tué. Un coup de couteau rouillé dans son sale ventre rempli de vin et de toutes sortes de machins dégueulasses. Je suis sûre qu'il devait bouffer des crabes, et des rognons, et de la cervelle, et des couilles de mouton. Et que l'odeur devait persister sous la lavande dont il s'aspergeait. Et que la peau de ses joues devait être moite et rugueuse.

Non, je vous jure, je l'aurais tué et j'aurais fui avec son fric et son auto, voilà ce que j'aurais fait.

Et j'aurais vécu toute sa vie autrement. Je n'aurais pas abouti à Juneau sous un ciel de plomb. C'est gris, Juneau, vous ne pouvez pas savoir. Je n'aurais pas marié mon père. Il est plutôt sympa, mon père, mais je ne l'aurais pas marié. Je n'aurais pas eu de bébé dans le ventre, de bébé qui aurait été une fille et que je n'aurais même pas été capable

d'aimer. Je serais allée à Hollywood et je serais devenue une vedette. Pourquoi elle n'a pas fait ça, elle ? Pourquoi il fallait qu'elle coure après un autre encore plus dégoûtant que le premier ? Complètement détraquée.

Elle avait la beauté mais pas l'intelligence. Moi, j'ai les deux. Si seulement je pouvais fuir Juneau. Mais comment faire ? Elle me surveille. Elle a peur que je réussisse là où elle a échoué.

Il voulait toujours baiser, Humbert Humbert (quel nom idiot). Avec lui, moi aussi, ça m'aurait écœurée, je pense.

La vie, ici, ça m'écœure encore plus.

Avant, je me demandais pourquoi elle était comme ça, hystérique. Avant, je ne savais pas pourquoi. Maintenant, je sais, je comprends mieux. Mais ça n'arrange rien entre elle et moi.

Elle parle très peu d'elle, ma mère. On dirait qu'elle n'a pas de passé. Parfois, pourtant, un nom, la photo d'un paysage dans un magazine déclenche un éclat de rire grinçant, une crise de larmes. Un éclat de rire qui finit dans les larmes. Elle rit aux larmes. Mais elle ne veut pas dire pourquoi.

Elle ne sait pas que j'ai lu le livre. Je l'ai trouvé à la librairie, parmi les livres usagés. Je trouvais que c'était joli ce titre, *Lolita*.

Je pense qu'elle ne sait même pas qu'il existe. Non, elle ne le sait sûrement pas. Si elle le savait, elle ferait encore une crise.

C'est écrit à la fin, page 488 pour être exacte, qu'ils devaient attendre sa mort pour le publier. Je cite : « Aussi la requête que je formule ici possède-t-elle toute l'autorité légale et la force exécutoire d'un testament : Je désire que ce mémoire ne soit publié qu'après la mort de Lolita. » Ils n'ont pas dû se renseigner. Ou bien, ils avaient trop envie de le publier pour attendre. Ils savaient qu'ils feraient de l'argent.

Moi, le livre, je ne veux pas qu'elle le trouve. Je l'ai enterré dans le terrain vague, près de l'école, j'ai mis beaucoup de terre dessus. Et un noyau d'abricot. Au cas où il pousserait quelque chose.

Hélène Rioux : née à Montréal, auteure de deux recueils de poésie parus entre 1970 et 1973, de trois récits entre 1973 et 1979, d'un roman, *Une histoire gitane*, en 1982, d'un recueil de nouvelles, *l'Homme de Hong Kong*, en 1986. A depuis participé à quelques collectifs et publié des nouvelles dans différents périodiques comme *XYZ*, *Moebius* et *Possibles*. Est, depuis trois ans, responsable de la chronique littéraire au *Journal d'Outremont*.